

LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE PEUX VOUS DIRE...

---> PAGE 04 * **Ça n'a rien à voir avec la musique** * CLAIRE RENGADE

---> PAGE 18 * **Conversations déplacées** * ICI-MÊME

---> PAGE 28 * **La Crise pourpre** * GEORGIA DOLL

---> PAGE 38 * LES CHRONIQUES

* **Île ronde**

* **Chouf**

* **Nord-nord-ouest**

* **Les Filles aux mains jaunes**

* **BRÈVE NUMÉRIQUE**



Ça n'a rien à v•ir avec la musique © Claire Rengade

C•nversations déplacées © Ici-même

La Crise p•urpre © Ge•rgia D•ll

La Marelle remercie tous les auteurs
pour leurs contributions.

La reproduction et l'utilisation des textes de cette revue
sont soumises à accord préalable. La demande est à adresser
à la rédaction.

ÉDITO

Pour ce premier numéro de l'année 2015, *La première chose que je peux vous dire...* croise les voix et les textes en s'intéressant aux sons, à la scène, à la question du collectif ou de l'auteur « multiple ».

Claire Rengade présente en ouverture un large extrait d'un texte inédit, *Ça n'a rien à voir avec la musique*, qui fait écho au travail qu'elle mène actuellement avec le groupe de musiciens Cheval des 3 et à la résidence de travail qu'elle effectue à La Marelle en ce début d'année. Chants, musiques et langues y tourbillonnent, pour aborder, l'air de ne pas y toucher, la réflexion sur l'autre, la difficulté du dialogue, l'indifférence de tout système...

Ce sont des voix multiples et anonymes qui sont « l'auteur » des textes proposés par le collectif Ici-Même, résultat d'un dispositif mis en place depuis de nombreuses années qui incite l'homme et la femme du « coin de la rue » à converser, à écrire, à attraper les mots qui flottent dans l'air. Bien qu'anonymes, ces textes, dactylographiés et repris en fac-similés, sont étonnamment habités, comme portés par des présences dépassant l'individu.

Pour clore cette sélection de textes, nous sommes heureux de publier Georgia Doll, auteure autrichienne qui écrit en langue allemande et française. Elle a séjourné à La Marelle en 2013. Intitulé *Sous le sixième soleil*, ce projet établi avec le metteur en scène allemand Philip Baumgarten partait à la rencontre des habitants de Marseille pour traquer des histoires témoignant d'une expérience de refus ou de désobéissance, afin de la restituer sous forme scénique.

Le texte inédit qu'elle confie à *La première chose que je peux vous dire...* expérimente une forme nouvelle pour elle, entre récit, poésie et théâtre. Il s'y joue une aventure de l'intérieur, de transfiguration et de renaissance. 3
Un voyage irréversible et radical.

Enfin, pour la partie « Chroniques », nous avons une fois de plus été à l'affût des livres publiés récemment par des auteurs que nous avons accueillis à La Marelle et que nous suivons toujours avec plaisir : Sylvain Coher, Anne Savelli, Sébastien Joanniez, Michel Bellier... Là encore, des voix, et de la musique ! Notre plus grande satisfaction est dans ce constat : les pages qui suivent « vibrent », grâce à eux, comme ce lieu qu'ils occupent en passagers, pour écrire, rencontrer les autres, lire et rêver.

Pascal Jourdana

13/ l'homme de fond et la fille du coin

je veux plus embaucher de femmes c'est trop dangereux
tout à coup tu as un couteau dans le ventre ou dans le dos
sans sentiment de savoir si tu es un homme une femme
ou je ne sais quoi
c'est le danger pour tous le même y'a pas de discriminé
non pas de femmes
et non plus des hommes j'ai des responsabilités
moi j'embauche des criminels t'en es ?
— dans le goût de ce business on est deux tu comprends ?
à la fin on se met d'accord
— tu es prête à mourir pour recevoir un certain pourboire ?
— d'accord on négocie à la fin
— mais toujours tu es prête à mourir ?
— oui mais à la fin si c'est deux criminels qui se parlent à
la fin tu peux bien mourir
pas mourir pour mourir c'est une sorte de négociation on
négocie à la fin ?
— si je dois rester sur ce marché-là je dois payer quelqu'un
qui fait face ça peut pouvoir tuer
— je ne te demande pas combien ni comment
on est deux qui arrivent avec le même intérêt il y a une
confrontation et tout à coup y'a des blessés et même des
morts mais ce n'est pas ça qu'on veut
on veut pas avoir des cadavres mais surtout de l'argent ?

5

— femme ou pas peu importe qui fait quoi du moment que c'est fait
 — et là c'est beaucoup d'argent en fait mais en gros c'est quand même ce qu'ils mangent
 parce qu'en tout y'a quand même des tonnes à manger avec des chiffres je les ai pas en tête mais xxl
 — arrête
 — ils font main et c'est involontaire tu vois c'est involontaire le lobby c'est nous
 — arrête on te dit
 — c'est surtout la pression qu'ils mettent mais souvent ça arrive qu'il y ait un harcèlement sur toi on est insultés ça arrive souvent
 — ça va pas arrête arrête ou quoi arrête sans déconner
 — ça c'est en russe c'est ta mère
 je pense que ça veut dire fuck de ta mère
 ta race ta mère en russe
 dans les mots allemands on le laisse en russe
 c'est du tout déjà dit
 je sais pas ça veut dire c'est pensé pour que personne ne comprenne
 y'a des choses que tu peux pas dire parce qu'elles sont une parole quand tu les dis
 c'est ça c'est comme les dents c'est un mot pour dire quelqu'un énormément
 là c'est comme quelqu'un qui te frappe que tu couches avec quelqu'un qu'on rigole de toi tout
 — le français c'est un cinéma
 il donne de la voix et ensuite on verra
 il perd le ballon il se lève pour ça
 parce qu'il y a trop de musique avec le français on ne sait jamais si il a mal ou pas
 — qu'on ne me parle plus de drapeau tu comprends
 je suis fier je suis fier tu as pesé les mots ?
 ton drapeau ça me fait un effet commercial
 oui j'avais aussi un drapeau dans la main comme tout le monde puis je suis sorti je ne me rappelle plus où j'ai mis le drapeau
 ça ne m'intéresse plus d'avoir un drapeau dans les mains
 d'un premier coup d'œil ça me plaît pas je peux te le dire 100 %

j'appartiens pas
— je me plains où je veux si je veux
— c'est important de devenir normal à la fin
pas besoin d'apparat
c'est pas ma façon du comment je montre
— j'appartiens à ma langue
idiomatique comme tu peux pas le croire je peux vraiment
devenir dépendant
— à afficher la rue de quoi ?
peuple d'où quelles racines ?
qui est semblable aux autres ?
les drapeaux sont assez grands je trouve
— je ne suis pas typique pas authentique pas appartenant
je n'existe pas dans le pays concerné
— j'ai beaucoup plus de relief en étant mêlé
ma classe c'est mélangé
où il y a mes désirs ce qui me plaît c'est là où il y a un
changement

— je vis étranger à moi-même en vivant ailleurs
je ne suis pas de là je vais ailleurs
pour être toi
et finalement tout me fait chier je m'ennuie de ce que je ne suis
pas chez toi
et quand je retourne au pays je ne suis plus de là

oui d'où je viens il y a toujours une affinité
j'essaye de temps en temps de m'en défendre
puis tout à coup faut tirer le drapeau
tout à coup je me vois défendre mon pays vous me poussez
vers ça
tout à coup tu vois je suis le défenseur
c'est une blague ?
j'ai même la responsabilité du temps qu'il fait
dans ton pays il fait pas beau
écoute je suis pas le dieu je peux rien faire tu te plains
tout le temps sur le temps je n'aime pas non plus
je suis ton allemand c'est un effort pour toi alors je me
sens comme ça

— s'il y a un effet de me sentir française c'est toi
 — alors c'est toi qui me dis ce que tu entends par allemand
 alors je dois réagir à ça
 oh qu'ils sont énervants difficiles
 — bien sûr que tu le veuilles ou non tout est dévié je dois
 être la France tout de suite l'endosser
 — s'il y a un effet de me sentir plus allemand c'est toi
 — t'es pas obligée de prendre un accent français pour
 me parler
 — c'est romantique
 le romantisme c'est nous qui l'avons inventé on est aussi
 les premiers à avoir arrêté
 — t'es pas antalgique toi
 — quand je parle avec un accent tu me regardes comme
 un ovni
 — faut s'appliquer sur ton verbiage le français est
 un peu têteux
 — nous on écorche volontiers je te blesse c'est exprès c'est
 un jeu c'est la joute nous le fight on discute je chauffe les
 mots me gesticulent on veut en venir aux mains
 — la colère n'est pas un jeu ici
 quand il y a la colère c'est très sérieux et ça peut
 aller très loin
 on a plus de temps à nous mettre en colère mais on a vraiment
 du mal à nous arrêter
 — vous êtes toujours si efficaces où est la créativité ?
 — si on se met à être créatifs ça fait déjà six millions
 de morts
 — ah tout de suite l'affaire d'état
 — les mêmes images que toi un autre générique
 — ma langue c'est ma façon de langage c'est comme cela
 que mon esprit est tourné
 j'ai le cerveau ailleurs
 même si j'apprends ta langue
 quand même il y a quelque chose qui reste dehors
 je reste étranger
 ma façon de parole on n'y voit plus rien
 — dans ton pays je suis comme un enfant
 je regarde tout à quoi ça sert j'ai que des questions je lis
 tout j'annonce des phrases entières de choses autour de

moi c'est écrit partout ton pays je ne sais même pas ce
que ça veut dire je m'y jette je m'y vois je crois que tout
est bon
je sens aussi par toi
et je ne pense à rien d'autre je ne veux pas repasser les
photos des pays
puis si on se désaccorde c'est tout de suite la guerre ?
si on n'entend plus c'est tout de suite la guerre ?
c'est un empoisonnement
alors par héritage on est programmés pour ?
il se voit tout le temps une intention de concurrence
la compétition quelque part on est toujours dedans
enfin moi
alte liebe rostet nicht
je suis le premier à vouloir que les deux pays
s'entendent bien
pour la raison que je suis les deux et j'ai pourtant cette
concurrence dans moi-même
je peux tenir les deux

— ma grand-mère a perdu le français
elle s'est mise à parler uniquement en polonais c'est tout
en France depuis trente ans
plus un mot de français d'un coup
même ses enfants ne peuvent plus la comprendre

le polonais ils l'ont jamais appris
ils ne comprennent pas ça l'énerve
elle ne comprend pas nous non plus ce qu'on dit
la pologne c'est sa langue tout le reste est parti

14/ le kantor

9

on ne bouge plus comme pour une photo
grattez la joue mais ça gratte pas
bras croisés jambes croisées bras croisés
se tenant le genou
changez de chaussettes
comme pour une photo
laissez-vous regardez
bras croisés jambes croisées

le club a déjà perdu trois fois avec ces chaussettes-là
la main vers la bouche ouverte
va chatouiller la lèvre
le doigt dans la bouche et les dents
le crayon là au refrain
bien
ça rallie
regard loin
vaguement sur ta cuisse c'est bien
prise de notes excellent
tousse un peu
y'en a un qui fait quelque chose de différent profitez-en
regardez si vos lunettes sont bien si vous voyez
si au travers ils sont nets les verres
le temps long pour les nettoyer c'est déjà du temps
de gagné
vous risquez rien
garde le sourire tu as ton masque c'est motus c'est écrit
partout ça fait partie de la charte on est muselés c'est
pour la magie quoi
le challenge t'as pas le droit de parler
puis avec ton accent ça va pas le faire
cheveux courts pas de moustaches pas de boucles
d'oreilles
les trois en même temps la brochette
essayez d'oublier ce que vous portez quand t'es nu
t'oublies pas que t'es nu quand t'es nu t'es à poil c'est
beaucoup plus difficile d'oublier qu'on est nu que d'oublier
qu'on est en combinaison voilà vous êtes dans la journée
vous n'êtes pas tout le temps en train de penser comme
vous êtes habillés
à la mise en service on a besoin de la puissance maximum
vous verrez sur le document à chaque fois on vous rap-
pelle la puissance électrique faut toujours vérifier la compa-
tibilité il faut prévoir une évacuation
l'éclairage est systématiquement intégré et on va retrouver
aussi des fonctions de commandes intégrées de chromo-
thérapie et laser-musique
énergie contrôle
on va vous distribuer à chacun un manuel et à la fin du

manuel je vous ai fait un petit
document et vous avez toutes les précautions tout ce qu'il
faut prévoir la position l'éclairage c'est complètement
fermé c'est isolé en fait on vous propose de vous fournir
un outil complet
par ailleurs la bande qui tourne vous savez la bande qui
tourne y'a un trait dessus qui fait la vitesse c'est seulement
des données du comportement qui sont enregistrées
dedans le taux va chuter si vous êtes pris de vitesse vous
aurez un freinage d'urgence qui sera inscrit sur la bande le
signal c'est une séquence musicale particulière je branche
des balises dans la motrice je vous stimule à 300 je
regarde votre comportement et je change les organes qui
sont défectueux faites ce que vous voulez en huit soyez
imaginatifs

15/ l'homme dévalé

vous m'avez manqué peut-être
je suis tombé cette semaine vraiment bien comme il faut
ça m'est revenu en pleine face c'est le cas de le dire
je suis tombé dans la rue
je me suis étalé
rien autour personne
j'avais ces bottes que d'ailleurs je quitte pas de la semaine
c'est des semelles tellement antidérapantes qu'elles sont
restées collées
je me suis pas relevé tu vois pas tout de suite
j'ai attendu un peu
je me suis laissé au sol le temps de
personne bon n'est venu
bon personne n'a vu
c'est tout des effets spéciaux
comme les radars qui
ils ont une manière de s'adresser souvent d'ailleurs en
s'adressant à toi
alors qu'on n'a pas de relation ensemble
ça n'a rien à voir c'est une manière
par exemple je rencontre quelqu'un que je connais pas et
il sait tout de moi

familière
non non non non
ils ont manière d'être affirmatifs qui prête à confusion
ça peut remplacer un oui si t'es pas au courant
ils ont des expressions ici particulières qui veulent pas
forcément dire ce qu'elles veulent dire
on attend la réponse
tu poses une question ils ont pas répondu à première vue
en fait la réponse est déjà là
ce qui veut dire ?
c'est intraduisible c'est dans des termes un peu
d'affection sous un régionalisme assez fort
avec du circonflexe ou du tréma c'est un folklore qui ne
s'orthographe pas
pour pas qu'on soit dépaycé
que tout soit comme c'était
que si c'est détruit que ce re-soit pareil que
avant destruction
quelque chose à première vue qui pourrait dire oui mais
c'est une sorte d'interjection
interrogative
y'en a partout ils nous pompent l'air avec
ils reconstruisent d'après les plans de l'ancien
l'histoire on lui refait une beauté
on va pouvoir re inaugurer
la boîte étanche et insubmersible il arrive qu'elle se noie
oui une boîte étanche
elle enregistre nos voix ils entendent parler c'est un
peu comme un mouchard ni plus ni moins un disque de
contrôle c'est marqué de toute façon c'est marqué
donc elle est étanche et des fois il arrive qu'ils disent
qu'ils peuvent pas lire mais bon quand ils veulent ça
tombe au fond de l'eau des fois

12

16/ le coach

allez-y madame allez-y
grillez le feu
donnez la main
la main sur la plaque sensible

pas la pulpe du doigt
la main
sensible sur la plaque
lâchez
avec du poids
c'est la forme des doigts le dessin c'est pas juste une
empreinte
je veux voir les veines
je veux reconnaître les veines qui pulsent
voir si la main est vivante
je ne viens pas vous voir j'organise
vos yeux
je veux voir si l'iris se contracte ou pas
s'il n'a pas de variation si l'œil est mort
s'il est vivant
l'œil est reconnu
si vous enlevez l'œil il meurt
l'œil est reconnu vivant
celui qui n'est pas là il manque
il faut viser juste à partir d'ici
c'est agréable à l'œil on espère pouvoir
donner des infos sur votre nature il faut quand même
vous renseigner
il faut quand même vous renseigner avant vous pouvez
pas improviser comme ça
on sait où ça va
on peut ne pas vous dévier
en espérant toujours pareil que vous traversiez
la montagne et qu'on vous voit en Italie
en voyage on voit faire la nature
j'ai constaté
il y en a qui prennent la carte de quelqu'un d'autre pour
entrer
je prends ta carte j'y vais
pour de bonnes raisons hein pour travailler
ça marche très bien
attends c'est pas James Bond ici
je demande au système de vérifier
qui est bien cette personne
c'est plus rapide et plus sûr

je peux lire dans la base mais si c'est pas elle qui rentre
 je vais chercher dans la base qui est cette personne
 vous avez les pattes sales c'est pas des bureaux
 ne laissez pas vos empreintes d'iris partout
 je veux un truc sans contact
 si vous touchez les capteurs qui va nettoyer
 tu touches les machins tu te prends de la graisse
 sur les doigts
 il faut avoir une armada de personnel
 je veux un certain contrôle
 basé sur la position relative des yeux de la bouche du nez
 une bête caméra qui prend en photo en noir et blanc un œil
 c'est très fiable
 je suis pas là pour vous flicker
 je prends quelques caractéristiques peut-être
 suffisantes pour vous reconnaître dans une foule
 cueillir vos visages qui passent
 reconnaître les gens
 au passage
 — il est à vous cet enfant ?
 comment se fait-il que l'enfant ne soit pas au jardin ?
 — vous avez un miroir ?
 — j'habite le pays du club med c'est sûr que mon diplôme
 c'est pas un air d'été ?
 — vous êtes quoi ?
 — archivé
 en mal assis en équilibre oui c'est très fatigant
 — si y'a des choses de travers on laisse
 vous êtes chez vous c'est la loi d'ici qui est partie
 il y a des musiques qui ouvrent des portes si tu as l'état
 d'esprit si tu comprends
 je sais où se trouvent les boutons
 — je suis automatiquement
 — jouez par cœur jouez en aveugle c'est très bien
 plus c'est fort moins on entend
 moins on écoute
 et perdez pied enfin l'oreille
 allons tournez le dos
 il faudra que ça vienne
 le souhaitez-vous ?

c'est bien que ça vienne
quelque chose doit se produire
la langue c'est de la musique ça s'entraîne
donnez l'illusion d'avoir
en haut toujours plus haut
pas en résigné vous n'êtes pas contre vous voulez ?
tout ?

regardez vous perdez l'absolu
en très fort qui casse les oreilles
en tout puissant
appuyez à faire un bruit d'enfer
y'a des possibilités faut y aller à fond utilisez tout ce qui
est proposé faites votre trou
crachez dans la soupe
ça vient tout seul c'est fascinant
tout seul c'est toujours plus
vous faites des progrès
ça fait un bruit épouvantable
— vous voyez la musique comme une échelle ma voix ne
suit pas
— ça n'a rien à voir avec la musique jouez les notes et puis
c'est tout
cette mélodie est plate comme en pologne voyez cette
étendue y'a rien jusqu'à l'oural
ça amplifie la solitude hein parce qu'on peut le faire
tout seul
ça dégage regardez
entendez-la d'ici
toujours le même chant
c'est le clou
— je suis malade
— le mantra c'est indispensable
on pourrait arrêter de jouer mais on joue
ils sont en transe ils hurlent
ça les éclate
— les sons ne s'enchaînent pas
— plus haut
tirez les jeux appropriés
jouez la musique de foire

toujours les mêmes chants
— je joue
dans mon dos une femme crie je l'entends
— jouez n'y pensez pas
pensez au jour suivant
— les pages sont rouges je me suis piqué
c'est la baguette du chef je saigne par les doigts
— jouez d'affilée dopez-vous
vous avez le beau rôle
jouez sans fondement
toutes les voix différentes au même temps
jouez les sentiments
jouez la corde sensible
le son va être là
ça marche ne vous arrêtez pas
virez
allez personnalise
tout seul allez chacun
même ton regard à toi il est partout sauf où tu dois aller
complètement perdu ça c'est sûr
on fait le tout seul
pas avec moi tout seul
va faire de l'aparté
ne suis pas allez quitte
en libre chacun pour soi
te laisse pas embarquer
regarde tu as regardé ce que j'ai fait tu as tourné la tête
même tes oreilles elles sont avec moi t'as pas vu ?
tu as levé la tête vers moi
tu m'écoutes regarde tu es de nouveau derrière moi
même les oreilles je sens que tu restes avec moi
va tout seul quelque part
avance ne suis pas bêtement
ne suis pas allez tourne
attention tout le monde est ensemble bravo
allez on se sépare
je reviens
deux secondes sans moi c'est possible ça
prêt à partir et dans le bon sens hein
c'est toi qui diriges allez vas-y

là c'est pas moi qui guide
c'est là qu'on voit ta capacité à prendre le dessus
t'as pas entendu le départ ou quoi
allez à ta sauce
sans rien me dire tu t'en vas

17/ le représentant et le dealer

— t'écoutes quoi ?
— les passions
le début des deux
c'est quand même triste parce que c'est passion
— c'est comment ?
— des à-coups
c'est des ah qui mettent du temps à dire le mot et ça fait
des coups de fouet dans le cœur
ça soulève comme l'ascenseur avec les basses mais tu
restes en l'air
ça te plie par vagues
quelque chose fond dans la poitrine en vrai

2010-2014

Extrait du texte inédit *Ça n'a rien à voir avec la musique*

Claire Rengade

En résidence à La Marelle en février puis avril 2015

*Claire Rengade, d'abord orthophoniste,
confonde le théâtre Craie à Lyon en 1996, devenu
depuis le Collectif Craie. Comédienne et metteuse
en scène, elle y crée plusieurs textes d'auteurs
contemporains et écrit ses propres textes à partir de
2001 : C'est comme Flash Gordon au début,
Nous c'est juste des jeux, Ma plus grande pièce
c'est dehors, Les Terriens, Bugatti...
Ses textes sont écrits pour la scène,
rangés en théâtre ou en poésie, prêts à dire
pour comédiens, musiciens, circassiens et autres
comppositeurs. Certains sont publiés (aux éditions
Color Gang ou Espaces 34), mis en musique,
en théâtre, en radio, en podcasts...*

L'*Agence de conversation* est apparue entre les deux tours des élections présidentielles 2002 et s'est tenue depuis dans de nombreuses villes en France et à l'étranger.

Les « Conversations déplacées » sont des textes tapés à la machine dans l'espace-temps de l'*Agence de conversation*, ils ne relèvent ni de la retranscription d'entretiens ni du témoignage — même s'ils sont traversés par les paroles de passants-interlocuteurs de coins de rue — mais bien d'une écriture qui s'invente ici et maintenant dans la situation de la rencontre.

Une table et quelques chaises pliantes, une machine à écrire, du papier de couleur fluorescente, quelques petits outils de bureau, un « écrivain » à la machine, un « activateur » de parole (interchangeables) : place à une possible conversation.

19

Autour de l'*Agence* sont suspendues des conversations de la veille, ou d'une autre ville, pour une lecture au gré du vent. Pour converser avec des inconnus et écrire en plein air, à la sortie du métro ou sur un marché (par exemple). Puis constituer une archive de « conversations », inventer une écriture bousculée par les contingences extérieures.

DATE : 24/05/2005

LIEU/ Vaulx en velin à côté du box phone

CONVERSTION /⁸AL

REFERENCE:

REMARQUE/

ON DIT QUE C'EST DES QUARTIERS SENSIBLES.

C'est pas vrai. On est ~~n~~ pas bien là? t'es pas bien toi là?

Est ce ~~xx~~ que tu t'es déjà fait embêté depuis que tu ~~x~~ habites là?

~~x~~ Alors?

Un homme passe, et un autre homme lui demande "c'est quoi la richesse?"

"c'est à moi que tu poses la question ducon?"

La richesse c'est su per loto!"

"aïe aïe aïe, celui là il pense qu'à l'argent. répond l'homme à la question

DEMEAGEMENTm: NOUS PARTONS vers le métro Bonnevay.

Pourquoi Vous partez? il n'y a rien là bas. Restez avec nous, on n'a rien à faire. ici.

DES BOUITS DE CONVERSATIONS DE LA JOURNEE

" ne me remues pas ça sur le dos"

" un peu d'humour dans cette vie sans amour"

" il ne faut pas trop se livrer dans la rencontre"

"il pue la défaite ce gateau, il est même pas fait maison."

"Mais non, les maghrébins ne sont pas des arabes. Vous ne comprenez rien, alors vous dites n'importe quoi."

~~E~~ " de quel sud tu parles? il y en a beaucoup des sud(s)"

"si elle est plus heureuse que toi, c'est ~~xx~~ sur une échelle de combien."

Agence de Conversation
Rue Prince Moullay Abdallah
16 juillet 2011

Vivre à Casablanca ~~et être de~~-----

Un visa pour ~~passer, traverser, juste visiter~~-----

~~Faire des choses~~ dans la rue

~~Prendre un~~ psy-taxi ~~pour parler de~~ ~~ta~~

~~Ici~~ les gens parlent - peur ~~de perdre du tem~~

~~prendre ou perdre son temps~~ -----

Fréquenter une école privée ~~ou une école~~ publique

L'Imam ~~dj~~ ~~tjwid~~ lire ~~chanter le~~ Coran en ~~fond dans~~
la rue.

~~Proposer de fermer les yeux et d'entendre q~~
quoi

~~Acte de parler avec son psy-mari~~ ~~(re~~
~~ge)~~-----

etre né ~~en turquie d'un père marocain et d'une mère tur~~
que-----

~~C'est un quartier populaire et ici hom~~
~~mes et femmes dans la rue~~-----

Où ~~rencontrer des~~ femmes à ~~Casablanca~~-----

Pas de réponses

~~Chercher lors d'un prochain voyage~~-----

Agences de conversation

Date: 07/04/2011

Lieu: BAHCA RAT

Conversation n°:

Remarques:

On est pas obligé de porter le à voile. Si vous e facez comment vous faites. Je sais où ils squttent ? Qui , les roms ? L'Europe, c'est la merde. Les roms font les poubelles et les gonzezes qui travaillent dans les arrêts de bus : c'est ça l'Europe ? on les accepte ces gens là ? vous cotisez votre retraite ? vous allez tomber le cul, madame ? les berbères ? vous avez le camp de Mazargues ? c'est des tziganes et on veut les déloger ? et leurs petits vont ç à l'école... eux ça va. C'est à qui qu'il faut le demander. Les cantonneqs, j'ai ps eu le droit de voter vous n'êtes pas Français. J'étais dans les béret rouges Tchad, Djibouti... Moi, je vis sur mes 65 ans. Personne, ça fait : j'ai fait du karaté, celui qui m'emmerde, je le descend. suis né en 46. Monsieur, à 54 ans il est à la retraite voire la dou la retraite en plus de la retraite de l'armée. Ma maison, à construire dans un village où ce serait le bonheur. Aujourd'hui je fais des ménages : bon pied, bon oeil. C'est ça. Vous dites n'importe quoi. Béret rouge, béret vert, je vais vous montrer ma carte. Vous ne m'aurez. L'Alsace et la Lorraine. Le problème des Harkis qui n'ont rien eu : qu des cabanes en fer. Et les pieds noirs. Comment susciter ? cette démarche de conversation et de rencontre ? J'ai tout à l'intérieur de la tête. Et qu'est-ce vous faites maintenant ? Plus rien, je fleuris tant mieux si vous êtes riches. Taper sur le couer. Ah toi c'est bon I love you j'aimeris me faire agresser comme ç tous les jours. redonner moi mon pouce. Ils sont beaux. Un petit coup dans la carotide, pas de mort ici à gauche. Allez mami, oui papi. Elle ne lâche plus ma main. Taï- Chi, WinShun, mélange d Karaté et de Kung-FU Elle a failli tuer le béret rouge : on se voit de loin, de très loin. Oh, sucer Mami. Oh béret rouge ? Vous savez où j'habite.

Agence de conversation de la veille

Suite aux dégâts causés par l'incendie du 25/12/05

Le magasin est fermé

Bon mais là c'est des émeutes où des petits incidents?

Pas dramatiser, par faire comme si rien

Toujours ça a été difficile detrouver le bon ton

Ai rencontré une dame qui a quitté Sarcelle il y a 10 ans

parce que là-bas elle avait été attaquée par un big-bull

et qu'elle osait plus sortir seule

Les copains du propriétaire du big-bull l'insultait tous les jours

et elle habitait au 1er étage

Ici avec 10 ans de plus, donc 80 piges, elle sort tous les jours et

elle est bien. Elle rigole tout le temps, et ses phrase sont ponctuées de

"c'est la crise". Elle nous parle de Paris d'avant. Paris avant qu'elle aille à Sarcelle.

C'est drôle de voir les vieilles personnes, les très vieilles personnes dans un hlm, y'a perturbation de lecture de paysage.

Pendant les "terribles événements", les nuits de novembre

les loubards ont brûlé des voitures

On a eu pompiers et flics partout et ils ont bien protégé ce qu'ils

ont voulu. Sous ses fenêtres, à l'arrière de la cité il y a un bâtiment des entreprises Bull. Et celui là a été encerclé et bien gardé.

Pendant ce temps le centre social brûlait.

Et aussi pendant les fêtes y'a des vitres qu'ont volé

au centre culturel

Et hier j'entend/ maparole le quartier il te l'on retourné, de la cave jusqu'au grenier. Le quartier il n'existe plus.

Et c'est pourtant si normal. Alors là c'est les conséquences de l'état d'urgence, bravo l'état d'urgence. La justification à une descente nationale, au bas mot un bouclage de CRS façon ciné par semaine, c'est vrai qu'ils foutent la pression même à un âne.

Mais ça on voit pas trop dans les médias les gestes départ, les déclencheurs. On a été les héros des qui savent pas faire leur boulot

Qui nous ont montré comme des bêtes

Laissez moi vous dire le poème que j'ai appris aux vacances culturelles

jeu de dalle en béton lisse

c'est quoi le bout?
ça sert à quoi?
ça ressemble à rien.
on discute et on prends des notes.
le vieux monsieur il parle de loin et je ne l'écoute
pas bien. mais il a dit "élection municipale"
il a dit "écoute intelligente"; "je peux parler de ce
que je connais"
je ne sais pas pourquoi mais ils parlent de referendum

la société en France est à refaire.
il y a un régime totalitaire maintenant en France
depuis le 1958; il n'y a pas de liberté d'expression
aujourd'hui en France est tout à refaire.
la liberté est mise en question.
je suis un spécialiste d'histoire et nous savons
~~XXXXXX~~ que depuis mars 1958 tout a commencé à se ~~XX~~
détruire en France.
C'est une histoire cela que je ne peux pas raconter en
minutes. c'est lié à ma vie personnelle.
l'agence de conversation sert pour voir ce qu'il y a
dans le stomac de gens. vous êtes de politique.
surement. vous êtes des espions.
vous n'êtes pas bêtes. votre agence de conversation
c'est un 2ème bureau
IL FAUT FAIRE DE REFERENDUM.
en sachant que la liberté est limitée et c'est que vous
faites peut-être très gênant. vous cherchez savoir
ce qui se passe. vous êtes de service social.
vous faites des archives POU

qu'est-ce que ça veut dire??
il y a beaucoup de naïves aujourd'hui et vous les
orientez.
LA seule chose qu'il faut faire dans ce pays sont des
referendums.
pour mettre un pouilleux il faut faire un referendum?
et pourquoi pas?
ici il y a plein de pouilleux, dans le centre (à part
Longchamp) il en a pas.
mais bien sûr le problème de pouilleux c'est ne pas
le plus grave. il y a quelque jour des gosses se sont
tués.
on parle des journaux dans le bar. la Provence.
quelqu'un passe et dit qu'il y a beaucoup de choses à

AGENCE DE CONVERSATION / Passage Ouarzazate / Casablanca.
11 juillet 2011.

////////////////////////////////////

LE CITOYEN?

IL A

UNE

BALLE

DANS LA POCHE

(une balle dans la poche ?)

le citoyen, lui ou elle,

il a quoi ?

Réservé au chef de service.

Partie destinée à l'opérateur de saisie.

Date : 09-07-2004

Lieu : portail côté route des jardins

Conversation n° 91

Réf. : Edouard

Remarques : cherchez le touriste à Eybens !
45 min. pour engager la conversation
sur un passage piéton

686BDB38	226BDS38	596CBT38
599BGW38	932BBQ38	267BBK38
598ALV38	647BAV38	810AGS38
387AJB38	936BFT38	953BJN38
I56ALT38	975BJW38	I94BKM38
432AMZ38	59IBNG38	69AQV38
636AFS38	25IACK38	446BBF38
938BKY38	9I74YK38	6I7BVF38
I52BXF38	374BNS38	70IBTC38
8375XS38	4474ZK38	I77AYC38
4I4ASR38	422AEP38	4I8BLP38
574CAD38	48BAW38	926AYN38
352ALS38	496ABX38	69AQV38
477BYY38	430BBP38	953BTA38
2I58YV38	I22AYM38	36ARZ38
828BXD38	682BBH38	807DPL92←
4889YF38	8I3BCV38	746ATZ38
53IBHP38	I246XM38	3I9ACR38
668BXC38	5407XM38	6I8AKN38
286BLS38	I18APT38	702AFZ38
236BWC38	88AGY38	400ANE38
555APS38	598ALV38	I43BEY38
508BYH38	454AXN38	
979BJW38	9I56YG38	
7I7BRS38	767AXY38	
236BVV38	336CDY38	
382AVS38	32BXE38	
	470AGK38	

Ici-Même

En résidence à La Marelle en mars 2015

Fondé en 1993, Ici-Même [Grenoble] est un collectif à géométrie variable, regroupant trois à trente personnes selon les projets. Sa démarche est profondément ancrée dans l'espace urbain, envisagé comme lieu et objet d'expérimentation. Entremêlant sons, images, objets, paroles et gestes, la pratique artistique d'Ici-Même est protéiforme et transversale. Elle croise les approches et brouille les frontières entre les disciplines : jeu d'acteur, création sonore, installation, performance, graphisme, architecture, photographie, écriture, vidéo, sociologie de terrain...

J'arrête de penser.

Je prends un sac à dos : je ramasse quelques habits, je mets dans le sac ce qui rentre, je le referme et je pars. Et surtout, j'arrête de penser.

En vérité, ce n'est pas le moment de partir.

Tant pis, je n'ai jamais été en phase avec les phases de la vie. Pendant que mes semblables construisent leurs ruches, tissent leurs réseaux, courent et trébuchent, tombent et se relèvent, se recentrent et se dispersent, se multiplient et se singularisent — moi je fais autre chose : je pars.

Sur la route, je m'arrange pour perdre les clés de mon appartement, les clés de ma voiture, les clés de mon vélo, les clés de mon local à vélos et les clés de mon garage.

Je fais glisser de ma poche mon iPod, mon iPhone, ma tablette portable. Ça atterrit avec un petit kling et un petit poum, ça tombe sans se relever, je marche sans me retourner.

À l'entrée de la gare, je retire de l'argent, je prends tout ce qu'il y a et un peu plus, le distributeur crache les billets.

Une jeune gitane est assise à côté, s'il te plaît, tu es jolie, s'il te plaît.

J'empoche les billets, je lui dis désolée, et puis j'arrête, aussi, d'être désolée.

J'arrête de vouloir être une bonne personne, et j'arrête de vouloir être une personne.

Je casse la carte bleue en deux et je monte sur le quai.

En attendant le train, je casse toutes les autres cartes, de crédit et de débit, sociales et vitales, d'adhérence, d'identité et de fidélité. Celles, plastifiées, qui résistent, je les fais tomber sur les rails, les souris de la gare les rongeront.

Je prends le train régional.

Il faut que je voyage lentement, j'ai besoin de temps pour m'oublier.

Devant moi, une femme monte dans le train.

Elle emporte avec elle un homme, un fils en chaise roulante, un bébé, deux très grandes valises et divers sacs à dos et sacs à main.

Pendant que l'homme hisse les valises dans le train, la femme sort un mouchoir de sa poche pour nettoyer le nez de son enfant.

La femme et ses attaches montent à l'étage, moi je m'installe en bas, et je sais déjà que je me suis assise dans le sens inverse. Mais je ne change pas de place, pas la peine de changer mes habitudes avant d'avoir changé ma personne.

J'ai envie de me perdre.

Mais je ne veux pas me perdre pour me retrouver : je me connais déjà.

J'ai envie de me perdre pour de bon et devenir autre.

Mais pour devenir autre, il faut d'abord que je meure.

J'ai besoin de faire la chenille, j'ai besoin de faire le serpent, j'ai besoin de faire la réincarnation.

Je n'irai pas jusqu'en Inde, je ne quitterai pas ce foutu continent car mon passeport c'est la première chose dont je me suis débarrassée en le vendant sur Internet, mais je pars pour mourir et renaître autre.

Je me débarrasse de mes attaches, je les enlève comme on enlève les chaussures : on démêle les fils et on pousse avec un pied le talon de l'autre.

Quand on n'a pas pris le temps de bien dénouer les nœuds,
il faut forcer un peu.

Moi, je force, ça ne fait rien, je force.

Je me débarrasse de ma famille, c'est facile : je n'en ai pas.

Me débarrasser de mon travail, encore, très facile : je n'en ai pas.

Couper mes réseaux sociaux, ça se fait tout seul : quelqu'un d'autre décrochera quand ils appelleront mon numéro, et quelqu'un d'autre ouvrira quand ils sonneront à ma porte. Mes photos de profil ne s'actualiseront pas, mes boîtes électroniques avaleront leurs questions sans réponse.

Ils finiront par comprendre.

Certains diront « pas de nouvelles, bonnes nouvelles » quand ils parleront de moi, d'autres « n'empêche que ça lui ressemble ». D'autres encore créeront une page commémorative sur Internet, pour que le monde puisse m'aimer en mon absence.

Ils l'accepteront ou ils m'en voudront, ils attendront mon retour longtemps puis ils oublieront de l'attendre.

Ils finiront par comprendre.

Je me débarrasse de toi aussi, mon chéri, je me débarrasse de toi sans même que tu le remarques.

« Tu voyages ? » ton téléphone demandait au mien, comme si j'allais au cinéma et qu'on me demandait quel film j'allais voir.

Je me fuis, comme tu me fuis tous les jours.

Seulement que toi, tu reviens toujours vers moi, sans admettre avoir passé des jours, des semaines à me fuir.

Aujourd'hui, je me fuis, c'est irréversible.

Je ne reviendrai pas, car j'arrêterai d'exister.

Mais je ne te dis rien de tout ça, tu ne peux pas comprendre. Tu penserais que je suis en train de te quitter, mais en réalité, je suis en train de me quitter.

Alors je ne dis rien, je te laisse croire que je voyage comme j'ai voyagé tant de fois, sans jamais te quitter, sans jamais me quitter, comme nous tous voyageons tout le temps,

pour fuir quelqu'un ou pour se fuir, fuir le temps, la fuite en avant, toujours, sans oser se quitter définitivement, ni les autres ni nous-mêmes, ni le temps.
Moi je me quitte, c'est décidé.

— Dis, as-tu trouvé mon sentiment ?

Je l'ai laissé collé contre tes reins, tel un post-it silencieux. Toi qui n'as jamais voulu rien garder de moi, pour pas que ça s'accumule, pour pas que ça s'entasse.

Tu aimes les espaces vides, tu es minimaliste.

Je suis désolée de te laisser maintenant avec mon sentiment qui colle, mon sentiment qui s'accroche.

Si tu n'arrives pas à t'en débarrasser bientôt, il va falloir que tu vives avec, j'en suis désolée, aussi, car j'ai vécu avec pendant longtemps et je sais que ça pèse, une vie avec mon sentiment, mon beau sentiment qui colle (c'est de la beauté compliquée, tout comme toi).

Je pars au plus loin et mon sentiment pour toi n'est pas léger.

Tu es fort, mon ami, ton corps peut supporter cette charge supplémentaire, collée contre tes reins.

Tu finiras par l'oublier comme un nouvel organe qui a poussé, une étrange vanité pesante, une belle tumeur bénigne.

Tu porteras les deux, le tien, je ne sais de quel poids, et le mien, attaché contre tes reins.

Il n'y a que l'oubli qui peut m'aider et l'oubli ne viendra que par la distance spatiale et temporelle.

Il n'y a que la fuite spatio-temporelle qui me sauvera de moi.

Je te laisse, mon amour fuyant, avec la double charge de nos sentiments qui n'ont pas su se connecter en même temps que nos esprits, fais-en ce que tu voudras.

Nos deux corps se séparent définitivement.

Ne cherche pas à m'atteindre avec tes mots, je ne peux plus les entendre.

Mon cœur, je te laisse, avec mon sentiment en guise de mot d'adieu, je te laisse, mon cœur.

D'abord, j'arrête de penser, puis j'arrête de sentir ; puis tout le reste adviendra.

Dans le train, ça parle français, ça parle anglais, ça parle allemand, ça parle italien, ça parle chinois.

Je comprends toutes les langues ce matin et plus aucune.

Je laisse flotter les mots des autres autour de mes tempes comme le petit air du matin qui m'a accompagnée sur mon trajet jusqu'à la gare. Sur le boulevard matinal, je reconnaissais les visages des gens de cette ville, les connus et les inconnus, je les reconnaissais tous, une dernière fois, et je leur disais adieu dans la tête.

Je retrouve ma condition première, ma solitude. Je ne pourrai pas me perdre avant de retrouver sa compagnie.

Je mourrai dans ses bras ; peut-être dans ses bras je ressusciterai.

Au départ de cette ville, je me débarrasse de ses odeurs
et de ses ordures, de ses pigeons et de ses chiens de rue.

Je me débarrasse de ses chats en chaleur
et de ses visages en détresse, ses chantiers
et ses champs de bataille, ses larmes et ses feux,
ses cris et ses silences.

Je me débarrasse de toutes ses histoires, les vraies et les fausses, d'horreur et d'amour, doublement finies ou restées en suspension.

Celles de la rue, glauques et sans éclat, toutes vraies, faites de bas glissants et de hauts trop serrés, sans lendemain et sans douceur.

Celles des bars et cafés, toutes fausses, drôles à verser des larmes, tristes à mourir de rire.

Celles des bâtiments aux heures de fermeture, faites de files d'attente, de papiers tamponnés, de pieds nerveux et d'yeux enflammés.

Celles de la décharge humaine en banlieue que les fous se racontent le soir autour d'un feu de poubelle.

Celles de crimes sans passion qui ne se racontent que dans les bouches de ceux qui les ont commis ensemble (celles-ci je les arrache comme une croûte sur une plaie encore fraîche).

Celles d'enfants tombés dans un puits informatique qui ont remplacé celles de moutons qui mangent les fleurs (celle-ci je la garde dans ma poche, comme on y garde un bouton de veste qui est tombé, en l'oubliant).

Je me défais de celle de la guerre — quelle guerre ? — que tous entendent encore et encore, mais que personne, encore, n'a comprise (et que pourtant les bouches répètent telle une formule magique qu'on ne s'empêche pas de prononcer).

Et encore de toutes les autres, innombrables, qui bourdonnent dans la Grande Ruche faite de numéros, de croix et de soleils enragés.

Aussi, je me débarrasse de la mienne, celle qui n'a jamais su bien se ficeler, qui n'a pas rejoint de chemin tracé, droit ou serpenté, qui n'a trouvé ni fleuve ni mer, calme ou mouvementée, où se verser, que des retournements, pas de point culminant, que des chutes, pas d'atterrissage, que des épisodes, pas d'acte, des phrases inachevées, scènes mal improvisées, des apparitions suivies de disparitions suivies de réapparitions suivies encore de disparitions, que de l'émotion, jamais entendement.

Je dois mourir, elles mourront avec moi, les autres et la mienne.

En dernier lieu, je me débarrasse de ce monde — surtout de lui ! De ses espoirs et de ses désespoirs, de sa schizophrénie, de son austérité et de son hystérie, de sa mégalomanie et sa folie douce.

Je me soignerai de ses maladies, réelles ou inventées, par ma propre mort.

34

Je me débarrasse de toutes les interprétations, vraies ou fausses, de cette boule moribonde qui refuse de guérir, qui refuse de mourir.

Il faut que je disparaisse, ce monde ne disparaîtra pas,
il faut que je meure, le monde ne mourra pas,
il faut que je devance ma propre mort avant qu'elle ne me tue.
Mes yeux ne se forceront plus à comprendre l'incompréhensible.

Voici mon ultime acte de résistance, mon dernier cri d'autonomie, c'est moi qui meurs, c'est moi qui renaîtrai.

Je serai autre, alors le monde ne sera plus le même.

Ma tête, ma boule, aura changé le monde, elle l'aura changé toute seule pour elle.

Le globe sera peut-être la même boule enfumée, ma tête à moi sera neuve et propre, elle produira des pensées toutes nouvelles, inouïes !

Je mourrai petit à petit, sur la route.

Un pas, une pensée, un kilomètre, un souvenir, un pays, un sentiment.

Je franchirai tous les obstacles, grands ou caducs, j'éviterai tous les miroirs qui refléteront encore l'image que celle que je suis en train de tuer.

Mes yeux se laveront dans une cascade d'images que je n'arrêterai pas, que je n'interpréterai pas, jusqu'à ce que toute tache s'efface de ce regard pollué qui ne connaît seulement que ce qu'il reconnaît.

Je ferai tomber mes derniers souvenirs sur la route, comme une Gretel qui fait tomber ses miettes de pain, mais moi, mes miettes se disperseront dans le vent, je ne laisserai aucune marque sur la route pour retrouver mon chemin du retour. — Quel retour ?

Successivement je perdrai tous les signes distinctifs de ce corps, ses gestes, ses expressions, je les jetterai comme un lézard qui jette sa queue, et je les laisserai à l'abandon en bord de route.

35

Ma peau se durcira, mon corps deviendra une expérience humaine limite, un Frankenstein inversé, entouré d'une carapace solide qui ne fera passer ni pluie ni vent, ni chaud ni froid, ni homme ni âme.

Ainsi, il se déplacera à travers les villes et les campagnes, épouvantail humain grandeur nature, séparé de tous les autres corps, intouchable, hors de portée.

À l'intérieur de la poupée opaque, les cellules abonderont
leur organisation, le sang se décolorera, les synapses se
déconnecteront les unes des autres et toutes les particules
rejoindront la danse du chaos.

Et le moi que j'étais sera
un trou noir qui s'auto-absorbe
réduit à l'infiniment petit
masse concentrée
noyau interne de l'existence

Jusqu'à ce que se déclenche le big bang interne

qui fera de moi à nouveau

Matière
Lumière
Vie
Humanité

J'accoucherai comme un premier animal qui s'accouche de
lui-même, l'œuf qui se contient,
la poule qui se pond.

Mon cœur à nouveau pompera, mes yeux verront, ma peau
n'aura plus la même épaisseur, mon
sang n'aura plus la même couleur, ma chair aura changé
de facture.

Irréversiblement, radicalement, je serai autre.

36

Je ne saurai si le monde est en crise, je ne saurai si le
monde est en guerre, je ne saurai de quelle température
est l'âme humaine, je ne connaîtrai même pas le fond de
mes propres yeux.

Et si pensée et sentiment surgissent, ça sera pour
la première fois, imprévisibles, initiatiques,
en devenir.

Voici mon entreprise, improbable, palpable, sur le point de
se produire.

Mon corps s'est mis en marche
sous mes yeux défile la cascade d'images
ma peau se durcit
mes attaches sont coupées
mon sentiment s'éloigne avec mon propre éloignement
les histoires s'effacent de ma conscience
la ville se perd
ma vie s'oublie

mon noyau stable intérieur rayonne

(je n'ai plus peur)

le train traverse des tunnels
lumière obscurité
je ferme les yeux je les ouvre
mon sang circule à sens inverse
je perds mon orientation
je perds mon temps

s'ouvre la vallée

pluie plumes rouges

danse la boule de feu

(Ça commence)

Georgía Doll

En résidence à La Marelle en mars et avril 2013

Née à Vienne en 1980, Georgía Doll grandit à Hambourg. Elle fait des études de lettres et de théâtre à Hambourg puis de théâtre et de mise en scène à Toulouse et à Paris, tout en commençant à écrire ses propres textes. Miss Európa va en Afrique est donné au Théâtre Bagny MC93 en 2007. Viennent ensuite Le Penchant pour le prince, Le Retour de Lorenz, L'Or bleu, La Faim du roi...

Les Chroniques



Parutions récentes publiées
par les auteurs reçus à La Marelle :
petite recension sentimentale

île ronde

Anne Savelli

*Déchirure/tempête. Variation pour Dita Kepler.
Avec Joachim Séné. Photographies Arnaud de la Cotte
et Anne Savelli.
Jaca Series, octobre 2014*

*Anne Savelli était en résidence
à La Marelle en mai 2012.*

Je ne me souviens pas de ma première rencontre avec Dita Kepler. Je l'ai rencontrée un jour, par hasard, sur Twitter. Je ne sais plus quand. En tout cas, après janvier 2011, puisque le compte sur l'oiseau bleu mentionne cette date de naissance. Je ne savais pas vraiment qui elle était.

Elle non plus, ne le savait sans doute pas... elle qui changeait de forme, ou volait, ou planait... elle aimait voler... elle, qui n'avait pas plus de forme que d'esprit. En tout cas, elle bougeait puisqu'elle retweetait régulièrement d'autres cui-cui poétiques. Dita Kepler, je l'ai retrouvée plus récemment sur une île. Une île ronde en forme de livre. Un livre est une étape : une variation entre déchirure et tempête. Les rondeurs de l'île, du lac, du puits contre les failles souterraines d'un géant sous terre.

Dita. Il y avait d'autres traces d'elle un peu partout sur le Web. Sur le blog Fenêtres open space, quelques-unes sur *Second life* où elle était l'avatar d'Anne S. mais maintenant c'était encore plus compliqué parce que Dita Kepler était — semble-t-il — l'avatar de plusieurs.

Elle avait donc plusieurs voix, pouvait être décor, femme mais ce n'était pas certain ou fenêtre fermée. Fille ou Géant. Je ne sais pas bien. Je ne sais toujours pas. Mais sait-on jamais si le visage que reflète un miroir est le nôtre. Par quelles brèches trouve-t-on la forme ? Dita ne se rappelait plus ce qui a fait obstacle.

Je me disais que tout aurait été simple si j'avais pu visualiser la face de Dita mais finalement c'était mieux ainsi, ce flou, ce voilé, ce nébuleux. À quoi cela sert de rendre tout absolument didactique et intelligible ? Le nuage, son indétermination formelle ne me gêne pas. Au contraire, je ne pourrais pas me passer de lui.

C'est vrai, c'est écrit dans le livre : c'est difficile à suivre, ton histoire, Dita Kepler. C'est l'auteure qui s'appelle Anne S. qui nous le dit. Elle nous dit qu'elle n'est pas réelle. Mais il ne faut jamais tout à fait croire les auteur(e)s qui nous mènent en bateau, souvent. Et là, précisément, en bateau, vers l'île ronde.

Elle devient de jour en jour une anamorphose dans ma tête, une sorte de déformation, une diffraction identitaire de ce monde réel, trop réel, qui en devient imaginaire tellement il semble concret, occupé de ses petites affaires terre à terre. Sont pas sérieux tous ces gens qui nous disent ce que c'est que d'être sérieux. Moi, j'aime bien les courants d'air. Et Dita Kepler en est la reine. Je suis libre comme l'air.

Moi aussi. Vous aussi. On aurait donc le droit à une seconde vie, de vivre la fiction comme bon nous semble et c'est pour cela qu'on lit, peut-être, pour respirer mieux dans ce quotidien de jours et de nuits et qui jamais ne nous ravit tout à fait.

Dans ce nouveau voyage avec Dita. Dans le dernier livre d'Anne S., *île ronde* sous-titrée déchirure/tempête, elle revient. Nous emmène à sa suite, on peut alors voler au-dessus de l'île. Et se poser près du lac. Pas loin d'un géant au fond d'un puits. Tourne autour en silence.

« L'anamorphose est un rébus, un monstre, un prodige. »

39

Je lis. Me dédouble. Relis. Me transforme. Ici, dans le livre. Là, sur Twitter où elle apparaît de temps en temps. La lecture produit toujours ses effets... Je me demande maintenant où elle est, Dita. J'aime ce sentiment de forêt. Si elle a déjà quitté l'île, l'île ronde ? Accompagnée enfin, dit-elle ? Où est-elle ? Que fait-elle ? À quoi ressemble-t-elle ? Je l'anamorphose encore... et encore... Inspirer, réguler...

Je me demande quand nous pourrons de nouveau l'apercevoir... sur le chemin : quel chemin ?

Franck Queyraud

Chouf

Sébastien Joanniez
Théâtre, dessins d'Aurélié Blanchin.
Éditions Espaces 34, octobre 2014

Sébastien Joanniez était en résidence à La Marelle, entre l'Algérie et Marseille, en novembre et décembre 2013, pour l'écriture de la partie finale d'*Écris-moi un mouton*. *Écris-moi un mouton* est une pièce pour acteurs, marionnettes et objets, en trois volets mise en œuvre sous la direction de la metteuse en scène Émilie Flacher de la Compagnie Arnica. Initiée par la Maison du Théâtre de Jasseron dans l'Ain, elle s'est construite en voyageant de l'Ain à la Meurthe-et-Moselle, des Ardennes à Nîmes, de Marseille à Alger, de Saint-Priest à Romaine.

À l'unisson

40

*les vagues font du bruit
parce que les vagues bougent beaucoup
et comme elles bougent beaucoup
les vagues font du bruit*

*les hommes sont des vagues
à la surface de la vie
et dans le mouvement de la vie
les hommes font des vagues*

Chouf est un recueil de petits textes poétiques et de dessins nés lors de rencontres et d'entretiens réalisés dans le cadre d'une aventure théâtrale, *Écris-moi un mouton*, sur le lien entre la France et l'Algérie.

Chouf, c'est 66 textes en forme de poèmes, dialogues, monologues, comme des pensées, des constats dressés.

66 courts textes où s'expriment des incompréhensions, des questions, des regrets et aussi de la colère.

66 textes tout en retenue, qui racontent des cauchemars et des rêves.

66 voix d'hommes, de femmes, de jeunes, d'enfants. 66 visages. 66 situations. 66 histoires. 66 vies, bribes d'hier et d'aujourd'hui, espoirs de demain, 66 images fugaces ou indélébiles.

66 comme deux jambes, une de chaque côté de la Méditerranée 6 France 6 Algérie, piles de pont ancrées dans le sol prêtes à recevoir le tablier.

66 comme deux échasses à ressort, pour franchir d'un bond le fossé, profond, creusé par l'histoire et dont les berges ne demandent qu'à être consolidées.

Le recueil comprend trois parties.

La première partie, *On dirait rien longtemps (puis tout à coup tout)*, évoque le passé, en bribes d'une histoire douloureuse, de ces soldats appelés qui se retrouvent malgré eux embarqués dans la guerre, sale histoire que l'on cache, drame dont on ne peut se défaire ni collectivement ni individuellement.

La deuxième partie, *On vivrait tous ensemble (mais séparément)*, parle du présent des relations franco-algériennes, un présent qui se détache en pièces innombrables d'un puzzle complexe difficile à

rassembler, à relier et dont on ne voit pas la fin. Enfin, la troisième partie, *On en croirait pas ses yeux (au début)*, pose les jalons d'un avenir à construire ensemble sur des ruines encore brûlantes.

Chaque texte débute par une situation : à l'apéritif, aux champs, au monument, à l'épicerie, au canapé, au hammam, au coin de la rue, à l'association, à l'escalier, à la cuisine, à la porte, au bureau de vote, à l'unisson, aux pelouses, à l'arrivée, à l'école, au péage, à table, etc. Autant de situations que de textes. 66 situations qui posent le cadre, ordinaire, qui relèvent souvent du quotidien, rendant ainsi le lecteur complice. Complice du passé, du présent et de l'avenir. La langue est simple, à la fois naïve, timide et terrible. Elle s'appuie sur des mots de vocabulaire communs et une syntaxe parfois maladroite, une syntaxe aux accents d'ailleurs qui révèlent la difficulté à dire, à être, tout en traduisant les efforts pour devenir.

Au restaurant

*si tu trouves que ma soupe est pas bonne
c'est la soupe qui est pas bonne
c'est pas moi le problème
la soupe c'est le terrain d'entente*

*si tu trouves que ma soupe est pas bonne
il faut que je fasse une meilleure soupe
pour que tu sois content
et qu'on puisse s'entendre*

Les textes s'enrichissent au fil des pages des dessins à l'encre de Chine d'Aurélien Bianchin, au total 19 dessins au trait précis qui viennent ponctuer la lecture.

Inspirés à la fois de ses carnets de voyage et des marionnettes d'*Écris moi un mouton*, ils sont sensibles et fins. Ils occupent l'espace de la page aussi discrètement que les 66 voix participent au chœur incessant de l'humanité.

Soldat sans armée, lit sans hôpital, danseurs sans musique, homme sans nom patronymique, monument sans ville, cité sans problème, immeuble sans cité, visages d'hommes sans corps, visages de femmes sans corps, homme sans limite, marché sans mari, bateau sans arrêt, département sans drapeau, lettre sans image, Peugeot sans bagage, femmes sans homme, maison sans palmier, palmiers sans maison, jeune sans poche : une série de portraits, de situations ou d'ambiances qui dialoguent avec les mots, qui donnent du mouvement, qui ouvrent l'espace de la page.

L'absence de cadre et leur disposition sur la page invitent le lecteur à imaginer un avant et un après à partir de l'absence, ce qui n'est pas, ce qui n'est plus, ce qui n'a jamais été, ce qui n'est pas encore là, ce qui viendra peut-être.

À la gendarmerie

*de toutes façons
plus on est mélangés
mieux c'est*

41

*et pire on est chacun dans son coin
plus on est moins ensemble*

*dans le monde
c'est jamais toujours pareil*

Graziella Végis

Nord-nord-ouest

Sylvain Coher

Roman. Actes Sud, janvier 2014

Sylvain Coher a effectué plusieurs périodes de résidence entre 2013 et 2015 à La Marelle, pour l'écriture d'une cantate policière en trois parties commandée par l'ensemble vocal et instrumental Musicatreize.

L'écriture de Sylvain Coher est entrée dans ma vie de libraire telle une déflagration poétique, une audacieuse activation des espaces, un univers de mots sauvages et sensibles. Crissement des pneus sur le bitume.

Retour TGV Paris-Nantes, rentrée littéraire 2011, texte lu, à grande vitesse, haletant, sans interruption, fermer le livre, avoir la gorge sèche, d'émotion et de vitesse, cette écriture a du corps, elle ose, elle est pleine de poésie, de contrastes, de passion, de paysages, de défis. Je m'y sens bien. Je promets à Sylvain qu'un jour je l'inviterai dans ma librairie pour parler de son travail. Ça me tient au corps, je ne lâche rien. Je mets tout en œuvre pour créer cette rencontre où nous serons ces personnes-là, échangeant sur sa posture, non déclarée, de poète des temps modernes.

Entre-temps, je découvre son premier roman *Hors saison* paru aux éditions Joca Seria en 2002. On dit qu'il y a un livre pour une personne, pour moi ce sera celui-là. Indéfiniment lu, relu, articulé, mixé, échangé, transporté. C'est un refuge, la mer, le mystère, les amours accidentelles, violentes et inachevées. Et ce tumulte de la poésie, encore.

Nous sommes en 2011, j'ai refermé *Carénage*, j'ai su que j'aimerais cette écriture, qu'elle accompagnerait mon métier.

Régulièrement, je demande à Sylvain : « À quand ton prochain roman ? ». J'ai hâte, je m'impatiente. Je sens le besoin de le lire. Souvent, j'ai cette envie-là, de le lire. C'est un moteur pour le libraire, de ressentir cette envie, cette nourriture littéraire que nous procurent certains écrivains. Les attendre. Sentir monter la frénésie du texte à venir, du texte s'écrivant, de la poésie et de la narration en train de prendre place, pour en être ensuite, nous, les passeurs.

Le livre que Sylvain écrit à cette époque est celui qui arrive en ce mois de janvier 2015. Et pendant trois longues années j'en suis le cheminement. Au début, discret, je n'en saurais guère plus que : « Tu vas aimer, il y a la mer ». Puis des bribes de la narration surgissent et m'accompagnent dans mon attente.

Sylvain finit par venir dans ma librairie. Ce soir-là, il me fait un cadeau magnifique, il lit un extrait de ce roman à venir. C'est beaucoup d'émotion et de respect qui se dégage. Je m'en nourris. Je patiente.

2014, nous y voilà, les mois s'égrainent, je sens qu'il se rapproche. Je sais par son editrice que le livre sortira en janvier 2015. J'attends les épreuves. Novembre, elles sont là. J'ouvre mon enveloppe, fébrile. Et c'est une addiction immédiate qui se déploie, une addiction si forte que je dévore le premier tiers du roman en quelques heures. Je ne souhaite plus qu'une chose, le lire d'une traite. Choisir mon isolement pour ce livre. Bien sûr, il y a la peur d'être déçue, la peur de ne pas y croire, la peur que ça s'écroule, ce sentiment d'admiration. Et puis non, les nuits sont courtes, il m'embarque, m'emporte, me kidnappe. 266 pages, d'embruns, de suspens, de fulgurances. Une

narration si fluide que j'en reste émerveillée, fière, heureuse. C'est un travail tellement tenu. *Nord-nord-ouest* est un livre à l'écriture raclée. Il s'en dégage, une fois de plus, une lecture physique, ensorcelante à la fois épurée, rauque et sensible. Un refuge où lire le bord du monde. Un *thriller* maritime et poétique comme j'en ai peu lu auparavant, et cette fibre de l'écriture, toujours là, osseuse, structurant une angoisse *crescendo*. La mort y rôde à chaque page, dans les actions les plus infimes. Guetter le moment où tout va basculer. On y lit l'abîme de l'adolescence, on y érafle les limites de la sauvagerie, de l'isolement de la résistance, de la liberté, de la fuite.

Il est à vous maintenant. Je vous laisse y plonger vos corps lecteurs, vos peurs du vide, vos expériences de la mer, de l'isolement, du suspense. Je vous laisse vous réfugier dans la poésie de Sylvain Coher, abrupte, lumineuse, audacieuse et rare.

Charlotte Desmousseaux

Les Filles aux mains jaunes

Michel Bellier

Théâtre. Lansman éditeur, juin 2014

Michel Bellier était en résidence à Marseille en février 2012, pour une résidence préparée à La Marelle par le Cie Dynam Théâtre, avec une aide du CG des Bouches-du-Rhône.

La pièce de Michel Bellier dirige notre regard vers un passé lourd d'événements : la guerre de 14. C'est un événement aux dimensions complexes. En 1914, c'est le XIX^e siècle qui meurt. Né précocement en 1789, il s'achève au-delà de sa date officielle dans un geste d'apocalypse. C'était la « der des ders », disait-on, qu'on a dû cependant

rebaptiser Première Guerre mondiale pour la distinguer d'une seconde de plus funeste mémoire encore. 1914, c'est ce premier moment où la mort de masse s'est mise en branle pour le malheur du XX^e siècle, une date décisive qui a vu la science se mettre au service de la mort, là où depuis un siècle au moins on la croyait porteuse de lumière, de progrès, de vie, de liberté. Michel Bellier parle de la guerre de 14, mais son angle d'approche n'est ni la commémoration des histoires nationales, ni l'histoire insensée de la mort de masse, et si elle évoque un coup d'arrêt à l'optimisme de la science, c'est par l'incarnation de l'idée dans des corps singuliers qui s'en trouvent affectés.

Quatre femmes nous racontent « leur » guerre. Elles travaillent pour l'effort de guerre dans une usine d'armement et sont amenées à manipuler des produits dont elles ignorent la nocivité. Quatre femmes, quatre trajets de vies, quatre façons de traverser l'épreuve de vérité qu'est la guerre. La première (l'ordre ici est sans importance) rapidement veuve, trouvera un soldat à aider, à aimer, elle incarne le mouvement de la vie. La seconde vit dans le déni et l'aveuglement, nous la voyons ne pas voir. Le personnage nous met en position d'intervention : nous voyons la menace, elle ne la voit, et nous voyons qu'elle ne voit pas. D'où l'envie de lui hurler « ouvre les yeux », admonestation dont on comprend qu'on se l'adresse à soi-même par le détour du personnage. La troisième va de l'obscurité à la lumière. Dans un premier temps, rétive à toute prise de parti, elle sentira peser sur ses épaules le poids manifeste des événements qui se passent dans l'entreprise et dans le pays. *In fine*, elle prendra conscience de sa situation

43

d'ouvrière exploitée. Chez elle, l'expérience mène à la conscience, là où d'autres ne veulent rien voir. L'Histoire, la grande Histoire est rarement synchrone avec la vie de ceux qui contribuent à la faire. L'histoire déploie son mouvement dans un temps long qui ne coïncide que rarement avec le temps bref de l'existence humaine. Le trajet de la quatrième femme qui veut combattre à sa façon, avec les armes de l'intelligence et de la plume, avec sa volonté militante matérialise précisément cette discordance. Elle milite, elle lutte, elle écrit. À long terme, son effort, conjugué aux efforts des autres, repri et amplifié par les autres contribuera à une « victoire » partielle des femmes, des ouvrières. Toutefois, cette « victoire », elle la paiera de sa mort. Ce différentiel de temps touche au tragique. La conscience qui s'engage et rencontre sa mort dans la lutte produit toujours un effet de scandale, une stupéfaction faite d'écrasement et de fierté. Miroitent ici la grandeur dérisoire de l'être humain et la venimeuse beauté du sacrifice.

Il n'y a pas d'approche des événements historiques sans point de vue. Raconter, c'est choisir une place d'où l'on raconte. Et certaines places sont inconciliables. L'histoire des vainqueurs ne sera jamais l'histoire des vaincus. Le choix de Michel Bellier est évident : il se place du côté des vaincus. La pièce participe à la construction d'une mémoire des vaincus. Le mot ne fait pas référence à l'histoire nationale : la France et ses alliés ont vaincu l'Allemagne. Dans son extension la plus large, il est facile d'y voir la défaite d'êtres humains, quelle que soit leur appartenance nationale. Des hommes de tous âges, des pères, des fils,

des frères furent lancés dans une guerre dont ils ne maîtrisaient ni les tenants ni les aboutissants : tous des vaincus, au regard des illusions qui sont mortes avec eux dans les tranchées. Pour sa part, Michel Bellier met l'accent sur une catégorie particulière de vaincus : les femmes, et tout particulièrement les ouvrières. Avec *Les Filles aux mains jaunes*, on quitte la nation, on quitte le front, on quitte le champ de bataille. La guerre dont la pièce parle se joue à l'arrière. « La femme est le prolétaire de l'homme » disait déjà Friedrich Engels. Le soldat inconnu peut encore compter sur sa flamme périodiquement ranimée, symbole dérisoire de sa participation à l'action épique. Mais la femme qui perd silencieusement sa vie à l'usine d'armement ? La pièce se présente ainsi comme une réparation à l'encontre d'une exploitation singulière, elle s'impose comme une justice rendue après-coup dans un acte de remémoration collective.

Mais il n'est pas interdit d'entendre les résonances du texte avec les oreilles d'aujourd'hui. L'exploitation, la résignation, la révolte, la lucidité, l'aveuglement, l'espérance, le découragement, la défaite, la victoire provisoire de ces ouvrières traînent comme autant de fils abandonnés sur le sol de l'histoire, qu'il faut reprendre en main, pour les nouer dans de nouveaux combats. L'hydre change de nom. Hier elle s'appelait guerre, on la voit encore ça et là s'appeler guerre aujourd'hui. Guerre n'est pourtant pas son seul nom. L'hydre peut s'appeler « loi d'airain de l'économie », « montée du racisme et de l'extrême droite », « destruction de nos conditions de vie sur la planète, course vers l'extinction de la race humaine ». Récemment, le physicien Stephen Hawking

44

avançait l'hypothèse selon laquelle le déploiement d'une intelligence artificielle serait de nature à mettre un terme à la présence humaine sur terre. Nietzsche disait : « Nous avons besoin de l'histoire, mais autrement que n'en a besoin l'oisif promeneur dans le jardin de la science... » Michel Bellier ne veut pas être cet oisif dans le jardin du savoir. Sa pièce ne doit pas être rabattue sur son seul versant historique. Son théâtre-récit dans le choix même du sujet et dans la façon de le traiter doit aussi s'entendre au présent. Le passé n'est pas une grotte qui contiendrait des objets qu'une fouille menée avec zèle et avec soin porterait à la visibilité des époques postérieures. Le passé a besoin d'un point de vue qui lui donne existence. Faire apparaître le passé de telle ou telle manière est une lutte qui cherche à imposer une visibilité utile au moment présent. On ne dévoile pas le passé, on le construit et la façon dont on le construit est une parole du présent sur le présent.

Jean-Marie Piemme

La vénérable revue — au format papier — *NRF* apporte sa part à la réflexion sur la création numérique. Le numéro de novembre 2014, dirigé par Stéphane Audeguy et Philippe Forest, est en effet intitulé exceptionnellement *e-NRF* et compile une bonne vingtaine de textes d'écrivains venus d'horizons différents, comme Philippe Adam, Martin Page, Chloé Delaume, Pierre Senges, Guénaël Boutouillet, Éric Pessan, ou encore Jean-Philippe Toussaint. Une approche débarassée du poids des théories fumeuses ou des inquiétudes irraisonnées, qui traduit le fait qu'un grand nombre d'auteurs se sont tous simplement approprié un outil qu'ils ne maîtrisent certes pas tous encore de la même façon, mais qui est peu à peu entré dans leurs pratiques. À lire donc, pour sortir des débats stériles, et à prolonger par quelques liens proposés par les auteurs eux-mêmes, renvoyant à leur blog ou leur site. Seul bémol, ou pied de nez : la revue n'existe qu'en format papier !

e-NRF, La Nouvelle Revue Française numéro 610,
Gallimard, nov. 2014

Les contributeurs

Franck Queyraud est bibliothécaire, chargé des médiations numériques pour les médiathèques de Strasbourg. Contemplatif nerveux, il propulse le blog *Flânerie quotidienne*.

45

Graziella Végis est conseillère artistique au théâtre Massalia à la Friche la Belle de Mai.

Charlotte Desmousseaux est libraire à Nantes depuis 2007.

Jean-Marie Piemme a écrit une trentaine de pièces publiées et jouées en Belgique, en France, en Suisse... Certaines ont été publiées (chez Actes-Sud Papiers ou Lansman) ou mises en ondes par France-Culture.

S'abonner à la revue **La première chose que je peux vous dire...**, c'est aider La Marelle à faire émerger de nouveaux projets littéraires en soutenant les auteurs, afin de faire connaître la diversité et la richesse de la création contemporaine.

Bulletin d'abonnement

La première chose que je peux vous dire... paraît trois fois par an.

Le prix de l'abonnement est de 15 € pour un an (3 numéros),
et de 28 € pour deux ans (6 numéros).

Les frais de port sont offerts (pour la France métropolitaine).

Pour s'abonner, remplir ou recopier le bulletin ci-dessous en y joignant
votre chèque adressé à l'ordre de *Des auteurs aux lecteurs* et en l'envoyant
La Marelle, 41 rue Jobin, 13003 Marseille.

N°m et prén°m (•tu structure et n°m du resp°nsable)

Adresse de livrais°n

C°de p°stal & Ville

Adresse mail

Je souhaite m'abonner pour

☐ 1 an, les 3 prochains n°s (15 €)

☐ 2 ans, les 6 prochains n°s (28 €)

Vous pouvez également faire découvrir la revue de La Marelle à un(e) ami(e).

Nous serons ravis de lui envoyer un exemplaire gratuit.

N°m et prén°m (•tu structure et n°m du resp°nsable)

Adresse de livrais°n

C°de p°stal & Ville

Adresse mail

Le Minuscule

Cette revue est intégralement rédigée en Minuscule, un caractère typographique pour les très petits corps conçu par Thomas Huett-Marchand. Celui-ci l'a imaginé après son arrivée à l'Atelier National de Recherche Typographique (ANRT), quand il a découvert les travaux d'un ophthalmologue du XIX^e siècle, le docteur Émile Javal, lequel avait développé une incroyable « Théorie des Impressions Compactes ». Ce caractère existe en cinq dessins différents et s'inscrit dans un vaste travail de recherche sur les limites de la lisibilité typographique.

Le Minuscule a reçu le Certificate of Excellence in Type Design du Type Directors Club de New York dans le concours TDC2 2005. Erik Spiekermann l'a également élu Favorite Font of 2007 et Paul Shaw comme l'une des Ten Typefaces of the decade dans Imprint. La première chose que je peux vous dire... et l'équipe de La Marelle sont heureuses de contribuer à sa diffusion.

La première chose que je peux vous dire...

Incipit de *La Vie devant soi* d'Émile Ajar (Romain Gary),
Mercure de France, Paris, 1975.

Directeur de publication : Claude de Peretti

Rédacteur en chef : Pascal Jourdana

Rédaction et correction : Fanny Pomarède, Pascal Jourdana
et les contributeurs ayant participé à ce numéro.

Création graphique : www.atelierpacalo.com/

Contact : 04 91 05 84 72 ou contact@villa-lamarelle.fr

L'association Des auteurs aux lecteurs bénéficie, pour son programme de résidences d'auteurs, de l'aide de la Ville de Marseille, de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, de la Direction Régionales des Affaires Culturelles de PACA, de la Sofia.

47

Achevé d'imprimer à Marseille en janvier 2015 par l'imprimerie Print Concept

pour le compte de La Marelle, association Des auteurs aux lecteurs.

Tirage : 500 exemplaires

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015



6 euros
ISSN 2274-3154